

Le voyage d'André Malraux en Amérique du Sud vu par *Le Monde* et *Le Figaro*

Le Monde du 27 août 1959

Fondation de la Maison de la culture française

Sao-Paulo, 30 avril (De notre envoyé spécial Raoul Raugel).

— La 2^e journée de M. Malraux au Brésil a été placée sans mauvais jeu de mots, sous le signe de l'espoir. Du haut de l'immense plateau du Brésil central, le ministre a donné la définition la plus heureuse de Brasilia, celle en tout cas qui a le plus ému le président Kubitschek : la capitale de l'espoir. Et c'était en effet un spectacle extraordinaire que celui de si illustres personnages échangeant des témoignages de foi et d'espérance dans cet énorme chantier poussiéreux, où le battement des forges et le grincement des bulldozers étouffaient les notes de *La Marseillaise*, chantée par un chœur de petites filles habillées aux couleurs françaises, sous le regard d'une Jeanne d'Arc portant sur son bûcher un bonnet phrygien. M. Malraux a posé la première pierre de la future Maison de la culture française pendant qu'une pluie de pétales rouges tombait sur sa tête.

Dans l'entourage du ministre on déclare que ce sont là de petits gestes auxquels on ne peut penser que quand on s'aime. M. Malraux n'a pas caché son enthousiasme pour Brasilia, et au palais de l'Aurore l'artiste, en lui, a donné libre cours à son

sentiment devant la superbe colonnade de Niemeyer à laquelle l'eau environnante donne une note de suprême harmonie, sous son ciel bleu de montagne.

Il a beaucoup été question de culture dans l'allocution de M. Malraux, et de civilisation. Le président Kubitschek définit le nationalisme comme la recherche de solutions nationales aux problèmes brésiliens en appelant, pour la découverte de ces solutions, l'aide des vieux pays européens comme la France, qu'il n'a pas hésité à appeler notre France. M. Malraux lui a répondu d'une haleine superbe en parlant de l'humain caché dans le renouveau français.

Et de nouveau le chantier reprend et la poussière vermeille salit les beaux costumes des personnalités.

Jamais cérémonie ne fut plus simple, avec ce président qui embrasse les enfants et discute avec des ouvriers en salopette sur tel détail qu'on met au point. Jamais on n'a tant simplifié un protocole. Et le ministre français, qui après avoir survolé les bâtiments dans l'hélicoptère présidentiel, déclarait à qui voulait l'entendre que Brasilia représente la redécouverte de la colonne et de la perspective, a bien résumé ses impressions en disant qu'il était ivre d'étrangeté et de beauté. Il consacre sa journée d'aujourd'hui mercredi, à Sao-Paulo, capitale économique du Brésil, avant de regagner cette nuit Rio-de-Janeiro.

M. Kubitschek : de loin on sent qu'un vent de jeunesse secoue, rénove et vivifie la France

«C'est avec émotion que je saisis l'occasion qui m'est offerte d'affirmer la détermination des Brésiliens de marcher aux côtés des nations européennes, et notamment de cette France éternellement jeune parce qu'elle puise ses forces aux sources mêmes de l'Antiquité», a notamment déclaré M. Kubitschek.

Après avoir rappelé que cette cérémonie était placée sous le signe de l'amitié franco-brésilienne, M. Kubitschek a ajouté :

«Je veux maintenant parler de la présence de M. André Malraux, ministre d'Etat du gouvernement français, représentant personnel du Président de la République française, dont je prononce avec émotion le nom légendaire : Charles de Gaulle. Pour me conformer à certaines règles, peut-être ne devrais-je parler du ministre Malraux qu'en sa seule qualité de membre du gouvernement français. Ce serait refuser à cet acte chargé de sens son importance considérable que de ne pas souligner la valeur que lui confère la présence d'un homme dont l'œuvre constitue l'un des témoignages les plus dramatiques sur le monde moderne».

En quelques phrases, M. Kubitschek a résumé l'importance de l'œuvre de M. Malraux. Puis il a exalté le geste «délicat» de la France songeant à bâtir à Brasilia «cette œuvre qui est une manifestation de la civilisation brésilienne», une Maison de la culture. Le président a ensuite parlé de la lutte pour le développement, qui est, a-t-il dit, «une lutte pour la défense de la culture», et de l'impératif qui s'impose au Brésil de «suivre sa vocation de grand pays».

«Faisant allusion à la rénovation de l'Europe, a poursuivi le Président, je ne puis m'empêcher de penser au rajeunissement de la France. L'antique patrie n'a pas vieilli. De loin on sent qu'un vent de jeunesse secoue, rénove et vivifie cette grande nation, marquée par des épreuves cruelles, mais aussi par la gloire et par l'allégresse des résurrections qui se renouvellent tout au long de son histoire.»

Après avoir affirmé que les Brésiliens ont toujours marché aux côtés de la France et partagé ses peines et ses joies, «attachés à elle par des liens indestructibles», le Président s'est exclamé : «Voilà pourquoi nous reconnaissons avec gratitude et nous proclamons que notre France n'est pas seulement grande et belle dans le passé, mais que plus que jamais elle incarne la jeunesse de notre époque, une nation qui reprend sa mission universelle et son inimitable rayonnement spirituel.»

En conclusion le Président du Brésil a affirmé qu'une «nouvelle politique» devait guider les rapports du Brésil avec les pays européens, «une politique qui peut avoir des conséquences fécondes pour la cause occidentale».

Le ministre d'Etat : le plan mondial d'exploitation des richesses naturelles doit devenir l'un des desseins majeurs du siècle

Voici les passages essentiels du discours que M. André Malraux a prononcé hier mardi à Brasilia, en réponse au discours du président Kubitschek :

«La France pense que les relations entre le Brésil et l'Europe, imposées par la nature même de la civilisation qui est en train de naître sous nos yeux, vont dépasser de loin ce que, dans divers domaines, on appelait naguère des échanges. Elle pense que l'établissement d'un plan mondial d'exploitation des richesses naturelles, au bénéfice des nations qui les possèdent et d'elles seules, doit devenir l'un des desseins majeurs du siècle et qu'à sa lutte épique contre la terre l'homme doit donner, enfin, des formes dignes de lui.»

Brasilia, première des capitales de la nouvelle civilisation

« [...] Au cours de leur développement, les grandes nations ont souvent trouvé leur symbole, et sans doute Brasilia est-elle un symbole de cette sorte. Presque toutes les grandes villes se sont développées d'elles-mêmes autour d'un lieu privilégié. Que l'histoire, aujourd'hui, regarde avec nous les premiers surgissements d'une ville appelée par la seule volonté humaine. Si renaît la vieille passion des devises sur les monuments, on inscrira sur ceux qui vont naître ici : "Audace, énergie, confiance." Ce n'est pas votre devise officielle, mais c'est peut-être celle que vous donnera la postérité.

«Dans cette ville, surgie de la volonté d'un homme et de l'espoir d'une nation, comme les métropoles antiques surgies de la volonté impériale de Rome ou des héritiers d'Alexandre, le palais de l'Alvorada que vous édifiez, la cathédrale que vous projetez apportent quelques-unes des formes les plus hardies de l'architecture, et devant les maquettes de la Brasilia future nous savons que la ville entière sera la ville la plus audacieuse qu'ait conçue l'Occident.

«[...] Il est temps de comprendre que ce qui commence à s'élever devant nous, c'est la première des capitales de la nouvelle civilisation... Car ici vont apparaître les premières grandes perspectives de l'architecture moderne que notre siècle ne connaissait pas encore. Ce qui veut dire que cette "architecture debout" va subir une métamorphose fondamentale annoncée confusément par celle de l'Europe, de l'Afrique du Nord, par la vôtre. C'est la reconquête du gratte-ciel par le soleil, c'est avant tout la résurrection du lyrisme architectural né avec le monde hellénistique qui faisait rêver César à Alexandrie. Et devant la décision par laquelle le génie brésilien continue à la fois les perspectives de la Grèce, de la Rome pontificale, de Versailles et du Paris napoléonien, nous pensons que le mot si confus de latinité a peut-être, au moins, un sens précis : celui de fraternité...

«Cette Brasilia, sur son plateau géant, c'est un peu l'Acropole sur son rocher. Salut, capitale intrépide qui rappelle au monde que les monuments sont au service de l'esprit.

«[...] Jusqu'à nous le cortège des grands fantômes du passé formait une lignée. L'Occident était l'héritier de la Bible et des Anciens. La découverte des civilisations ensevelies, celle des moyens de diffusion, de la peinture et de la musique, font de nous les premiers héritiers de toute la terre. Une nouvelle civilisation s'élabore, et la culture qu'elle appelle est aujourd'hui l'enjeu de toutes les forces de l'esprit.

«Et l'objet capital de cette culture, c'est une notion de l'homme sans laquelle la nouvelle civilisation ne pourrait vivre. Il n'y a pas de civilisation sans âme. Chacune des grandes religions avait apporté une notion fondamentale de l'homme, et notre temps s'efforce passionnément de donner forme aux fantômes que leur a substitués le siècle des machines. D'autant plus passionnément qu'avec les camps d'extermination, avec la menace atomique, l'ombre de Satan a reparu sur le monde, en même temps qu'elle reparaisait dans l'homme : la psychanalyse redécouvre les démons pour les réintégrer en lui.

«[...] La culture du nouveau monde latin, qui n'est pas seulement le grand et le vieux monde méditerranéen, qui n'est pas seulement l'Amérique latine, sera, comme toutes les vraies cultures, une culture conquise. Ce qu'elle doit conquérir pour créer son

type d'homme exemplaire, et modeler son nouveau passé, c'est la présence en elle de toutes les formes d'art, d'amour, de grandeur et de pensée, qui au cours des millénaires ont successivement permis à l'homme d'être moins esclave : le domaine qui unit au fond de notre mémoire, sous l'immense indifférence des nébuleuses, les silhouettes invincibles et jadis ennemies des pêcheurs de Tibériade, et des bergers d'Arcadie ».

La culture, résurrection de la noblesse du monde

«[...] Sachons-nous unis par un avenir fraternel plus encore que par un passé commun.

«Vous avez eu raison, aux heures les plus sombres, de ne pas désespérer de nous puisque aujourd'hui le général de Gaulle, qui a trouvé toutes les blessures de mon pays dans son héritage, retrouve malgré ces blessures le langage séculaire de la France pour rappeler au monde que "c'est l'homme qu'il s'agit de sauver".

«Car la culture a deux infranchissables frontières : la servitude et la faim. Pussions-nous contribuer à les effacer, pussions-nous créer une civilisation qui ressemble à notre espoir, et qui la première mette toutes les grandes œuvres de l'humanité au service de tous les hommes qui les appellent..»

***Le Monde* du 28 août 1959**

Le ministre d'Etat à Sao-Paulo : Le monde a changé plus en 150 ans qu'il ne l'avait fait en trois millénaires

Sao-Paulo, 27 août (A.F.P.).

— «Le monde a changé plus en cent cinquante ans qu'il ne l'avait fait en trois millénaires. Mais la relation de l'homme avec le monde a changé beaucoup elle aussi»,

a déclaré mercredi M. Malraux dans le discours qu'il a prononcé après avoir reçu le diplôme de docteur *honoris causa* de la faculté de philosophie de l'université de Sao Paulo.

Le ministre d'Etat français, qui répondait aux allocutions de bienvenue du vice-recteur et du doyen des professeurs, a ajouté : «Notre ère est la première qui pose la civilisation comme problème, qui se demande ce qu'est la civilisation et ce qu'est l'homme.»

Auparavant M. Malraux avait rappelé ses affirmations de la veille, faites à Brasilia, suivant lesquelles nous sommes tous, à quelques égards, les pionniers d'une nouvelle civilisation.

Faisant un tour d'horizon des générations antérieures, l'orateur affirme aussi qu'il fallait réfléchir au fait que les villes d'art rivalisent avec les pèlerinages et que le nombre des entrées dans les musées a dépassé celui des entrées dans les stades, rendant manifeste que l'art a changé de rôle et que la culture devient un domaine dans lequel l'homme cherche sa raison d'être, un domaine privilégié dans lequel il cherche la preuve de sa dignité.

«L'humanité n'est grande que lorsqu'elle marche à la rencontre de son rêve, a encore dit M. Malraux. Elle ne s'en délivre jamais : ou bien les nations le trouvent, ou bien elles marchent vers le rêve des autres – et sachons qu'il existe des colonisations de l'esprit, – ou bien elles marchent vers le cauchemar qu'aucune époque n'a connu mieux que la nôtre.

«L'homme n'est pas nécessairement vaincu par les puissances des profondeurs, a déclaré ensuite le ministre français. Mais il aurait tort de les ignorer : à rire de la chevalerie, on risque de s'abonner à la "série noire".»

Mettant en relief l'enjeu de la nouvelle civilisation et l'importance des travaux auxquels l'homme consacre sa vie, M. Malraux a affirmé : «Il s'agit de savoir si l'humanité connaîtra des rêves dignes d'elle. C'est pourquoi j'ai dit que la France voyait dans la culture une résurrection de la noblesse du monde.»

Le Monde, 28 août 1959

M. André Malraux à Rio-de-Janeiro : Il n'y aura pas de nouveau 13 mai¹ en France car maintenant il y a le général de Gaulle

Rio-de-Janeiro, 27 août (De notre correspondant particulier Raoul Raugel).

— M. André Malraux a pris hier mercredi son premier contact, à Sao-Paulo, avec la presse brésilienne à la fin d'une journée particulièrement chargée. Très à l'aise, le ministre français s'est exprimé avec une éloquence qui a pratiquement transformé les journalistes en simples auditeurs attentifs.

Aux allusions faites à sa propre évolution, il a répondu en scandant les mots : «Je puis vous assurer qu'en ce moment je ne fais rien que je n'aurais fait il y a vingt ans en Chine ou en Espagne.» En assumant ainsi son présent au nom de son passé, il a haussé la voix pour s'exclamer : «Le général de Gaulle n'est pas fasciste. La preuve est que je suis avec lui et j'ai quatorze blessures au service de la liberté. Il n'y aura pas d'autre 13 mai en France, a-t-il continué, car maintenant il y a le général de Gaulle.»

A un journaliste qui évoquait le risque d'une scission dans l'armée, au sujet de la question algérienne devant une éventuelle décision du Président de Gaulle, M. Malraux a répondu que le général Massu n'oserait pas lutter contre une décision de de Gaulle. Dans l'esprit du peuple d'Outre-mer et du peuple français tout entier, le Général représente ce qu'aucun gouvernement avant lui ne représentait : la France.

Et de nouveau M. Malraux a scandé ce qu'il disait pour affirmer que la politique ne l'intéresse pas, c'est l'action pour la France qui l'intéresse, et c'est seulement parce qu'il y a le général de Gaulle qu'il a accepté d'abandonner son œuvre pour venir

¹ Le 13 mai 1959, par le putsch d'Alger des militaires et leurs alliés de la droite inflexible ont ancré l'Algérie dans le giron français en empêchant la constitution du gouvernement de Pflimlin. La situation dramatique dans laquelle se trouvait la France nécessita le retour de Charles de Gaulle.

travailler à une œuvre plus importante : le salut de la France. «Je mets au service de la patrie ce que j'ai mis au service de la liberté».

On ne peut pas nier la profonde impression faite par M. Malraux sur l'esprit des journalistes présents, lesquels, devant une telle franchise, n'ont pas insisté sur certaines questions délicates au sujet desquelles M. Malraux a promis de répondre aujourd'hui. On attend avec impatience ce nouveau rendez-vous.

***Le Monde* du 29 août 1959**

La visite de M. Malraux paraît avoir largement modifié les vues de la presse brésilienne sur la France et l'Algérie

Rio-de-Janeiro, 28 août (De notre correspondant particulier Raoul Raugel).

— Le sommet de la visite de M. Malraux aura incontestablement été sa conférence de presse à Rio. Devant les journalistes décidés à l'abattre, le ministre a remporté une victoire dont il ne sera pas sans intérêt de mesurer la portée en France. La première partie a été consacrée à son art et à son œuvre. M. Malraux a commencé par expliquer le sens de ses héros. «Œdipe est roi de Thèbes, a-t-il dit, et s'il trouve la réponse le peuple de Thèbes sera libre.» Et, en faisant sa part à la possibilité de l'erreur, l'auteur de *l'Espoir* a conquis l'admiration de l'assemblée en s'exclamant devant le représentant du Moujahid : «Il n'y a pas de différence fondamentale entre le plus grand héros humain et l'homme le plus humble qui meurt pour l'Algérie qu'il aime, puisqu'il y a ici un représentant du F.L.N.» Le ministre a abordé alors avec beaucoup de courage les questions les plus délicates. D'abord la torture. Un journaliste citait la préface de Sartre à la *Question*. Réponse de M. Malraux : «Moi, j'ai été devant la Gestapo. Pas Sartre. Pendant ce temps il faisait jouer à Paris ses propres pièces visées par la censure

allemande. J'ai été ministre de l'Information, et pendant quatre mois, affirme-t-il, il n'y a pas eu de torture. Elle a réapparu depuis, c'est parfaitement vrai. Mais le général de Gaulle a fait ce qu'on n'avait pas fait depuis Cambacérés : il a confronté les plaignants et les policiers mis en cause. Quand le problème de *La Gangrène* est arrivé devant le Conseil des ministres je pensais à la prière de Péguy : "Mère, voici les fils qui se sont tant battus, ne les juge pas sur leur seule misère..." », et devant l'auditoire incontestablement ému, M. Malraux a expliqué les avatars de la lutte pour conclure sur un immense panégyrique du général de Gaulle, qui en dix-huit mois a fait plus que n'avait osé faire toute la Quatrième République en Algérie.

«Si la France s'en va d'Algérie, ce sera au nom de l'Algérie elle-même, a-t-il dit; le courage est donc de faire l'Algérie. Et de Gaulle la fera malgré tous les obstacles. Au lieu de gêner de Gaulle, il serait plus positif de l'aider contre ces obstacles.»

Sur la liberté de la presse en France M. Malraux s'est écrié en citant des articles de *l'Express* et de *France-Observateur* que c'est tout de même de Gaulle qui a supprimé les Comités de salut public, et pas ces journaux. Il faudrait, à son avis, que les Brésiliens aient d'autres opinions sur le Général et son entourage que celles qui sont fournies par des journaux dont la circulation constitue la preuve éclatante qu'il n'y a pas de fascisme en France. Mais M. Malraux ne s'est pas contenté de se défendre, il a essayé de montrer les côtés constructifs de la politique anticolonialiste du général de Gaulle. L'armée en Algérie n'est pas en réalité conforme à la représentation qu'on s'en fait à l'étranger, elle n'est qu'une réalité très variable. Sans rien cacher des difficultés du problème algérien, M. Malraux a protesté contre le parti pris de ceux qui voient dans les décisions du général la volonté délibérée de tromper le monde. Il serait plus noble de lui reconnaître ses bonnes intentions, dont beaucoup de choses se portent garantes.

Il est impossible de nier l'énorme impression qu'a faite le ministre sur une presse brésilienne d'abord réservée. Le représentant du F.L.N. lui-même donnait l'impression d'être ému.

Au lieu des gênantes interrogations du début, les journaux expriment aujourd'hui leur ancienne admiration pour l'«homme de l'espoir». M. Malraux n'a absolument pas eu l'air d'implorer l'appui du Brésil à l'O.N.U. Il a affirmé formellement, au contraire,

qu'il ne serait demandé ni aide ni approbation à qui que ce soit, mais simplement une comparaison entre les gestes de De Gaulle et ceux de la Quatrième République. La tirade finale a emporté le respect d'une prière : «La France, dans ces conditions atroces, marche avec une plaie aux flancs. Si on lui fait des croche-pieds, Brésiliens que ce ne soit pas vous.»

D/1959.09.01 — André Malraux : «André Malraux à Lima», *Le Figaro*, 1^{er} septembre 1959.

M. Malraux à Lima

**«Faisons disparaître à propos de l'Algérie
la surprenante collection d'images d'Epinal...**

**Il est faux de croire qu'il suffise de prendre un fusil
pour devenir le maître légitime d'un pays.**

Lima, 31 août. (A.F.P.). – Il est nécessaire de faire disparaître à propos de l'Algérie la surprenante collection d'images d'Epinal dans lesquelles le gouvernement français colonialiste écrase des fellagah qui seraient d'Algérie au profit de puissants colons qui oppriment neuf millions d'esclaves avides d'être délivrés par le F.L.N., a dit en substance M. André Malraux, dimanche au cours d'une conférence de presse tenue à Lima.

Le ministre d'Etat a souligné que, en Algérie, les Français et la majorité des Arabes ont choisi la France. «*En face d'eux, il y a seulement trente mille fellagah qui*

pensent que l'Algérie, c'est le F.L.N., et il y a un peuple qui n'a qu'un désir passionné : la paix.

Il est faux, a-t-il déclaré ensuite, qu'il suffise de prendre un fusil pour devenir le maître légitime d'un pays. Puisque nous parlons au nom de la démocratie, l'autorité légitime ne peut être fondée que sur le vote du pays lui-même.

«On oublie un peu vite»...

– On oublie un peu vite, a poursuivi M. Malraux, que le gouvernement de Gaulle a eu comme première action en Algérie d'y proclamer les droits de l'homme. Maintenant il faut apprendre à ces masses l'exercice du vote, parce que voter n'est pas simple.

«Le vote a été clair, lors du référendum sur l'Algérie, a dit lors le ministre français, parce qu'il s'agissait de voter pour ou contre le général de Gaulle. Il n'y a pas de buste de la France dans les bazars, mais il y a des portraits du général de Gaulle, parce que le général de Gaulle est garant de la parole de la France. Cette présence est l'une des données du problème qui ont surpris M. Hammarskjöld.»

M. Malraux insistant sur le fait qu'il ne s'agit pas simplement de donner aux hommes leurs droits, mais de leur donner les moyens de vivre, a énuméré ensuite les réalisations de la France en Algérie. Il a rappelé que le général de Gaulle, DEPUIS LES PREMIERS JOURS DES ÉVÉNEMENTS d'Algérie, avait pris position en faveur d'un plan de développement des richesses naturelles du pays. Il avait compris que ce qu'on appelle sous-développement, d'une façon d'ailleurs souvent impropre, a pris le pas même sur des problèmes politiques.

Les moyens de choisir son destin

Pour conclure son exposé sur l'Algérie, le ministre a déclaré :

«Il est faux de dire que la France, au moment où elle vient de créer la Communauté franco-africaine, veut maintenir le colonialisme en Algérie. Il est vrai de

dire qu'elle entend donner au peuple algérien les moyens de choisir son destin. Et elle le fera tenacement. Je ne vous demande ni de nous approuver ni de nous aider, mais de faire connaître loyalement ce que nous tentons et tenterons quoi qu'il arrive, et de dire ensuite, comme il vous plaira, ce que vous pensez.»

Parlant alors de l'Amérique latine, M. Malraux a dit que celle-ci cherche une forme d'union, qu'elle ignore, comme l'Europe la cherche.

«Le monde a besoin de l'Amérique latine. Vos pays, malgré les obstacles, sont en train de prendre un essor éclatant. On ne peut pas supposer sérieusement que dans cinquante ans l'Amérique latine ne sera pas entrée dans l'Histoire en tant que phénomène décisif.»

M. Malraux avait eu dimanche matin un long entretien avec le président Manuel Prado au palais de Pizarro, puis avait reçu des mains du ministre des Affaires étrangères la grand-croix du Soleil du Pérou, la plus ancienne décoration d'Amérique. Dans l'après-midi il a posé la première pierre du collège franco-péruvien de Lima.

Le Monde du 10 septembre 1959

Le voyage de M. André Malraux a mis en lumière la ferveur extraordinaire de l'Amérique latine pour la culture française

Buenos-Aires, 9 septembre (De notre correspondant particulier Jean Huteau).

— M. André Malraux est arrivé au terme de sa tournée à travers cinq pays d'Amérique du Sud commencée brillamment au Brésil. A Buenos-Aires le ministre d'Etat français aura peut-être reçu un accueil moins pittoresque et moins exubérant qu'à Rio-de-Janeiro. On ne pouvait lui montrer comme à Brasilia une audacieuse capitale en chantier, mais seulement un pays fatigué où une crise militaire extrêmement violente était encore venue s'ajouter quarante-huit heures à peine avant son arrivée aux difficultés économiques et sociales. Pourtant la cordialité n'a pas été moindre ici que là. M. Malraux a pu, comme au Brésil, au Pérou et au Chili, s'entretenir avec les plus hautes autorités, de ce qui est le motif officiel de sa tournée : ce qu'il appelle «la forme à donner à la coopération afin de créer une culture occidentale originale qui ne soit ni russe ni américaine».

Il traita également de la question de la coopération technique sous son aspect le plus vaste. M. Malraux a sans doute rencontré auprès du président Frondizi et du ministre des Affaires étrangères, M. Diogenes Taboada, des interlocuteurs vivement intéressés, quoique ces projets restent encore bien vagues. Les observateurs politiques de la capitale argentine ne peuvent cependant éviter de faire un rapprochement entre ce voyage et la place qu'occupe l'Algérie dans l'actualité internationale. D'ailleurs, la moitié de la conférence de presse donnée mardi matin à l'ambassade de France par le ministre d'Etat fut consacrée à ce problème qui ne semble pas soulever ici les mêmes passions qu'au Brésil ou au Chili. Aucun journaliste n'adopta d'attitude polémique et le ministre put développer à son aise sa thèse selon laquelle le F.L.N. représente une minorité. M. Malraux déclara même – ce qui logiquement devrait éveiller certaines susceptibilités des Caraïbes au rio de la Plata : «Je signale à l'Amérique latine le grand danger qu'il y a à considérer qu'il suffit à un homme d'empoigner un fusil pour représenter légitimement le peuple pour lequel il lutte.»

Au Parlement, où il fit une cordiale visite, le vice-président de la Chambre l'accueillit en faisant l'éloge de l'écrivain et de l'homme d'action, ce qui fit dire à M. Malraux : «Vos parlementaires connaissent mieux la littérature que ceux de mon pays.»

L'auteur de *la Condition humaine* mit fin mardi soir à ses conversations politiques officielles. La journée d'aujourd'hui mercredi sera consacrée à l'art et à la philosophie : il prononcera une conférence au Musée d'art moderne de Buenos-Aires avant de s'envoler jeudi matin pour Montevideo, sa dernière escale avant de regagner samedi Paris par avion. Un des aspects les plus positifs de la tournée de M. Malraux est certainement le témoignage extraordinaire de ferveur pour son œuvre et, à travers elle, pour la culture française que le ministre a pu recueillir à chacune de ses visites. C'est en toute sincérité et se faisant l'écho de l'impression générale que le ministre des Affaires étrangères Taboada put le décorer de l'ordre de Mai, en disant : «L'homme est d'une intelligence exceptionnelle, la France ne pouvait choisir meilleur messenger.»